

Une martingale au Père-Lachaise

Benoit Virole

Martingale n.f. II (1762) Manière de jouer consistant à miser le double de sa perte du coup précédent. Par ext. Toute combinaison, plus ou moins scientifique, au jeu.

Tout dire ? Et bien, je vais essayer si c'est là, me dites-vous, la règle fondamentale de la psychanalyse... Prendre au vol la première pensée qui se présente... Et bien, ce qui me vient ici à l'esprit, c'est d'abord de vous dire merci. Oui, merci de m'accepter sur ce divan qui est pour moi la dernière planche de salut. Métaphore facile, j'en conviens. De la planche de salut au cercueil, il ne manque que peu de choses. Je me rappelle avoir lu dans un livre l'histoire d'un naufragé accroché à un cercueil de bois flottant sur l'océan. Est-ce cela, associer librement ? Ne jamais reculer devant l'image inattendue. Oui, je vous remercie de votre accueil même si les traits de votre visage s'estompe déjà, noyé par le flux des souvenirs qui frappent à la porte. J'ai dit « le salut ». Drôle de mot. Je n'ai pas de goût pour les bondieuseries et ne croit pas au paradis mais en matière d'enfer, j'en connais un rayon. J'en ai même vendu en vrac de l'enfer. Avouons la chose, puisqu'elle s'impose lors de cette première séance : vous

Une martingale au Père-Lachaise

êtes en présence d'un toxicomane. Rassurez-vous, avec moi, vous n'aurez ni séance manquée, ni règle transgressée, ni agression. Je paierai ce qu'il faut payer et je sais ce que veut dire payer ! Je suis, n'en doutez pas, un toxicomane de bon aloi, et ma très ancienne addiction est devenue une compagne assagie. Aujourd'hui, je veux l'abandonner au cimetière des passions anciennes. Aujourd'hui, je veux tourner mon regard vers un horizon plus glorieux que l'ingestion quotidienne d'un produit de substitution... Mais je suppose que vous vous demandez comment j'en suis arrivé là ? Aussi, pour commencer cette analyse, dois-je évoquer les circonstances qui ont amené un étudiant de médecine vers une déchéance somptueuse dont vous voyez ici, monsieur, briller les derniers feux.

*

Il y a plus de dix ans, je venais de réussir le concours de la première année de médecine. Fort de ce succès, à vrai dire assez inespéré - je le devais à la réussite d'une épreuve de logique où la majorité des étudiants avait échoué - j'avais convaincu mes parents de financer la location d'un appartement afin de me rapprocher des hôpitaux parisiens. J'emménageai au début du mois de septembre dans un deux-pièces au loyer 1948. L'immeuble était situé sur une petite rue qui longeait le cimetière du Père-Lachaise. En quelques pas j'étais au métro Gambetta. Quelques semaines après mon emménagement, j'entrai sous le porche de la faculté de Médecine de la rue des Saints-Pères, fier comme Artaban, et regardant avec condescendance, les étudiants de première année perdus dans l'immensité du hall. Chaque soir, après les cours, je retournais dans le vingtième arrondissement où je me plongeais dans les livres. Le semestre était bien entamé quand les travaux pratiques d'anatomie commencèrent. Lors de la seconde année de médecine, nous devions disséquer des cadavres

humains. Je m'y étais préparé intellectuellement et n'appréhendai pas le début de ces séances. En entrant dans la salle, je vis que toutes les paillasses étaient désignées par une lettre de l'alphabet. Par dérision, les carabins avaient nommé les cadavres de la salle en prenant comme initiale du prénom la lettre attribuée à la table de dissection. Ma table était la septième, dernière de la salle et elle portait la lettre H. Mon cadavre fut prénommé Héloïse. C'était le corps jauni d'une veille femme aux cheveux gris. Tous les mardi, je retrouvais Héloïse à la dissection de plus en plus avancée. Je commençais par lui retirer délicatement les cheveux de son visage dont je m'assurais que les paupières restaient bien closes. Ensuite, j'enfonçais délicatement le scalpel dans son épaule dont je séparais avec précaution les chairs pour dénuder l'os et étudier l'agencement des ligaments. Je ressentais au moment de la pénétration de l'instrument une émotion intense. Précis dans mon geste, je mettais un point d'honneur à respecter les chairs afin de les séparer sans briser leur organisation naturelle. Tout en disséquant, je me plaisais à imaginer la vie de cette femme, sa jeunesse et ses amours, ses réussites et sa perdition. Plus elle était disséquée par les gestes des étudiants - je détestais le fait que d'autres que moi puissent la toucher - et plus, dans le secret de mes pensées, elle resplendissait de puissance de vie. Vendeuses d'œillet à la criée, ancienne prostituée au grand cœur lâchée par ses souteneurs, amante passionnée abandonnant son corps suicidé à la médecine ; toutes ces figures imaginaires, et bien d'autres encore, défilaient dans une partie de mon esprit tandis qu'une autre partie, froidement technique, était tendue vers la perfection du geste.

Ces séances d'anatomie devinrent des rendez-vous sacrés. Avant de rentrer en salle, je me tenais à distance de mes camarades de façon à me mettre en condition et restais silencieux pendant la dissection. Autour de moi, les plaisanteries et les rires paillards

Une martingale au Père-Lachaise

fusaient de toutes parts. Mon attitude saugrenue éloigna mon compagnon de paillasse qui partit disséquer avec d'autres carabins aux inclinaisons moins mystiques. Je restais alors seul avec Héloïse et célébrais la ritualisation sacrée de l'acte de dissection. L'étrangeté de mon comportement finit par être remarquée par mes camarades. Ils se vengèrent de mon inclinaison solitaire de façon odieuse. Un mardi matin, je rejoignis Héloïse et me penchai sur son corps pour faire la première incision, j'aperçu avec horreur, enfoncé dans son vagin, un énorme saucisson de boucherie. Au même moment, les rires obscènes des mes camarades m'éclataient à l'oreille. Pris de vertiges, je sortis de la salle d'anatomie abandonnant Héloïse à son destin.

*

C'est à cette époque que je rencontrai Matthias. Je l'avais déjà remarqué dans le hall de la faculté à son accoutrement insolite. Il portait un vieux sas à dos en cuir dont on devinait qu'il n'était pas destiné à contenir des livres. C'était un étudiant de première année, venu de province, et dont l'instabilité de ses logements à Paris l'avait conduit à transporter avec lui, en permanence, toutes ses affaires. Au fil des semaines, j'appris à le connaître. Il venait de Poitiers. Ses parents étaient instituteurs. Il avait vécu une vie de lycéen provincial toute entière tendue dans l'expectative de la montée à Paris. Après avoir vécu dans un foyer universitaire, il était hébergé à droite et à gauche et préparait mollement les partiels de février. En peu de temps, il avait rencontré beaucoup de monde à Paris. J'enviais ses capacités à nouer des relations dont je bénéficiais par ricochet. De son côté, je suppose qu'il goûtait le plaisir d'une relation amicale avec un étudiant de seconde année. Il était fou de cinéma. Nous passions de longues heures à la cinémathèque qui à l'époque était encore

Une martingale au Père-Lachaise

dans les sous-sols du Palais de Chaillot. Jusqu'à tard dans la nuit nous parlions des mérites du cinéma d'Ozu et du déclin des réalisateurs italiens.

Lorsque le printemps arriva, les choses étaient consommées. Il avait échoué à ses partiels et j'avais décroché des études. Devant un tel marasme, nous décidâmes d'aller nous changer les idées en passant quelques jours de Bretagne où nous étions invitées par Giovanna, une nouvelle amie de Matthias. Ses parents possédaient une maison dans une île du golfe de Morbihan et ils la prêtaient à leur fille pour les vacances. C'était une étudiante des beaux-arts, ayant le projet de passer le concours de l'Institut des Hautes Études Cinématographiques mais qui hésitait surtout sur le côté de la caméra où elle souhaitait passer les prochaines années de sa vie. D'ascendance italienne par sa mère, brune aux yeux bleus et à la silhouette élancée, c'était une très jolie fille et nous tombâmes tous les deux amoureux d'elle. Au débarcadère de l'île, je vis tout un groupe de personnes venir à notre rencontre. Jeunes étudiants des beaux-arts, reconnaissables à leurs jeans tâchés, ils étaient accompagnés de plusieurs personnes aux activités indéfinies dont l'un, que l'on nommait José, jouissait d'une position privilégiée auprès de Giovanna. Tard dans la soirée, au moment du partage des chambres, je compris qu'il était son amant. Je m'en fis une raison. Je crois que ce fut plus difficile pour Matthias. Les jours suivants se passèrent de façon agréable avec des promenades dans l'île et, pour ma part, de longues heures à regarder la mer.

Vers la fin du séjour, je commençai à être fatigué des conversations de ce groupe de jeunes génies. Je partis en promenade au bout de l'île pour jouir d'un peu de tranquillité. Le jour déclinait. Au bout d'une avancée de landes et de roches, je m'adossai à un petit muret de pierres et regardai les bateaux évoluer dans le golfe. La marée était descendante. La disposition resserrée des

Une martingale au Père-Lachaise

îles dans le golfe aboutissait à créer des goulots d'étranglements générant des courants rapides reconnaissables aux stries argentées qu'ils dessinaient à la surface des eaux. Une petite yole en bois, sans doute l'annexe du grand ketch qui avaient longé l'île pendant la journée, luttait contre le courant. Un homme seul maniait une lourde rame à la godille. Pendant plusieurs minutes, la yole parut avancer. Un léger, tout léger, nuage blanc constituait son sillage. Malgré les efforts du rameur qui luttait de toutes ses forces, la yole s'immobilisa. Les mouvements du marin devinrent encore plus amples et le mouvement de godille faisait osciller la yole sur son aire. Peine perdue. Bientôt la yole tourna et prit le pli du courant. L'homme ramena sa rame et debout sur le banc de nage, il faisait de grands gestes pour attirer l'attention du rivage. La yole disparut de ma vue mais j'eus le temps de voir une embarcation à moteur se diriger dans sa direction.

*

Ce soir-là, nous étions tous réunis dans la chambre à coucher des parents. Giovanna disposa des lignes de poudre grise sur la petite table de verre de sa mère. Je fis comme tout le monde et pris là mon premier sniff d'héroïne. Dans les années soixante-dix, on ne savait encore rien des dangers de l'existence du SIDA, ni du risque de transmission de l'hépatite C. La seule peur que nous avions était de s'injecter une héroïne de mauvaise qualité. Les journaux avaient révélé récemment un fait divers où de l'héroïne venant d'Iran, coupée par les trafiquants avec de la strychnine, avait rendu plusieurs toxicomanes aveugles. Bien évidemment, cette année universitaire se termina sur un désastre. Je passais l'été avec Matthias, Giovanna et d'autres compagnons aux habitudes toxicomaniaques bien ancrées, allant chez les uns et autres dans un espace qui se restreignait à un périmètre allant du Père-Lachaise aux hauts de Belleville.

Une martingale au Père-Lachaise

Un jour de septembre, Matthias vint me trouver fort excité. Il venait d'avoir connaissance de l'arrivée à Paris de deux jeunes Nigériens munis de passeports diplomatiques qui cherchait à écouler de l'héroïne venant de Lagos. Je n'ai jamais su comment Matthias avait eu ce renseignement. Toujours est-il qu'il avait la ferme intention de se lancer dans l'affaire. Il voulait acheter une centaine de grammes et la revendre sur le marché parisien. Je tentais de l'en dissuader. Aucun argument ne sembla toucher Matthias. Il avait prévu un plan précis pour vendre sans jamais être ni vu, ni connu de l'acheteur. Il m'expliqua son plan qui dépendait de ma propre participation. Je devais rester attablé à lire *Les cahiers du Cinéma* au café *La Martingale*, qui faisait le coin de l'entrée du Père-Lachaise aux heures creuses de la journée – jusqu'à présent, un tel projet rentrait plutôt dans mes cordes – puis quelqu'un viendrait s'asseoir à ma table me donner une enveloppe contenant l'argent de la commande. Après avoir vérifié le montant, je lui fournirais une indication sur une tombe du cimetière où était caché le sachet d'héroïne. J'éclatai de rire en entendant son plan. Comment avait-il pu imaginer quelque chose d'aussi compliquée ? Et puis comment comptait-il rabattre tous ces futurs clients ? Il avait réfléchi à tous ces problèmes. Pour lui, la chose la plus importante était de dissocier la circulation de l'argent de celle de l'héroïne. Le cimetière était vaste et disposait de nombreuses sorties. Il disposerait les sachets à la nuit tombée. Devant l'avalanche des arguments, je cédaï.

Matthias ramassa tout l'argent qu'il pouvait en empruntant tous azimuts. Je lui fournis un appoint important en empruntant moi-même auprès de mes parents. J'avais fini par avouer mon échec en médecine et avais prétexté une inscription dans une école internationale de commerce - ce qui après tout n'était pas si éloigné de la vérité. Les Nigériens étaient descendus dans un

Une martingale au Père-Lachaise

hôtel de la Porte de Champerret. Un soir, nous nous y rendîmes pour effectuer la transaction. Au téléphone, les Nigériens nous avaient averti qu'ils ne voulaient voir qu'une seule personne dans la chambre. J'attendis le retour de Matthias dans un café de la place à regarder la pluie tomber sur la vitre. En suivant du regard une goutte de pluie, je fus pris d'une impression étrange. Je sentis confusément que j'allais à ma perte. Je regardais la goutte descendre laissant derrière elle une traînée phosphorescente. Je fis alors le pari que si elle se joignait aux autres gouttes, créant un amalgame dont la masse augmentée précipitait l'effet de la pesanteur, j'attendais le retour de Mathias et l'aidais dans son projet. Si, au contraire, la goutte continuait seule sa route, je le plantais là et abandonnais ce projet fou et dangereux. La goutte hésitante, louvoyait, puis abandonnant sa trajectoire solitaire, se précipita vers un amas liquide en équilibre qui sous l'effet du choc se délita et glissa jusqu'au caniveau.

*

Quelques jours après, nous commençâmes la vente. Chaque soir, Matthias allait cacher ses sachets dans les fleurs desséchées des tombes du Père-Lachaise. Il notait les noms des défunts et l'emplacement sur le plan du Père-Lachaise avec en regard le montant de la somme demandée. Puis, il allait prendre contact par téléphone avec quelques petits dealers dont il avait eu les coordonnées mais qu'il n'avait jamais rencontrés physiquement. Il leur donnait par téléphone l'adresse du café *La Martingale* et l'heure auquel il pouvait me trouver. La transaction avait lieu et quelques temps après je remettais l'argent à Matthias. Ce bel agencement aurait pu durer jusqu'à l'écoulement des cent grammes des Nigériens, si un événement imprévu n'était venu bousculer les cartes. Un soir, il m'appela au téléphone. D'une

Une martingale au Père-Lachaise

voix tendue, il m'expliqua qu'il avait été photographié par des inconnus pendant qu'il disposait les sachets autour d'une nouvelle tombe. En sortant du cimetière, il avait repéré une fourgonnette banalisée semblable à celle utilisée par la police. Persuadé d'être bientôt arrêté, il avait laissé une grande partie de l'héroïne près de la tombe. Elle était perdue car jamais il ne retournerait au cimetière. Au téléphone, je l'entendis me demander d'aller cette nuit récupérer l'héroïne...

*

Nous approchions du début de l'automne. Les arbres du Père-Lachaise commençaient à perdre leurs feuilles. Le cimetière était désert. Seuls quelques amoureux et des chats traînaient entre les pierres. Les instructions de Matthias étaient claires. Je devais me guider à une pierre tombale noire, dressée comme un monolithe au milieu d'une section peu visitée, et trouver la première tombe à sa gauche. Je réussis à trouver la stèle sans difficulté mais en me penchant pour chercher au milieu des fleurs de plastique l'héroïne abandonnée, je ne pus m'empêcher de regarder le nom inscrit sur le marbre funéraire : *HÉLOISE* était écrit en lettres d'or dans le marbre noir. Abasourdi, je fixais la pierre tombale en tentant de me raisonner. Le visage de la veille femme disséquée et aimée m'envahit tout entier. Je m'accrochais à l'existence d'une coïncidence fortuite mais ce fut au prix d'une intense lutte contre l'angoisse. Au comble de l'excitation, les tempes en feu, je ne pus retrouver le paquet caché par Matthias. Avant d'avoir vraiment exploré tous les vases en porcelaine ébréchée contenant quelques fleurs de stuc, je fis demi-tour et remontai l'allée centrale. J'aperçus alors deux hommes en imperméables en train de photographier. Je paniquai et commençai à courir. En arrivant chez moi, la porte fermée, allongé sur mon lit dans l'obscurité,

Une martingale au Père-Lachaise

je mis plusieurs heures à me calmer. Matthias avait raison. Les stupés nous surveillaient. Il fallait absolument que nous nous sortions de ce piège. À ce moment, une idée, dont je ne sais aujourd'hui comment elle a pu se forger dans les pénombres de mon inconscient, s'imposa à mon esprit. Je voyais en pensée une structure graphique, une sorte d'arbre logique, représentant les liens de circulation de l'héroïne entre Matthias, les revendeurs et les consommateurs. Matthias et moi étions en haut du réseau, occupant un nœud central au dessus des revendeurs à qui nous vendions la drogue au café de La Martingale. Or, comme les stupés cherchaient à remonter l'arbre du réseau pour débusquer les plus gros vendeurs, il fallait au contraire que nous le descendions. Les revendeurs qui étaient venus à La Martingale n'avaient jamais vu Matthias. Il lui suffisait *donc* d'aller se présenter comme un petit consommateur et de leur acheter l'héroïne que nous leur avions nous même vendue. Les flics ne verraient en lui qu'un toxicomane sans intérêt, achetant chez des dealers déjà connus. Le plan me parût d'une logique excellente. Il restait à choisir ce revendeur et le nom de José s'imposa de lui-même. À de nombreuses reprises, Giovanna nous avait confirmé qu'il était surveillé mais qu'il ne pouvait s'empêcher de continuer à dealer pour assurer sa consommation personnelle. Je persuadai donc Matthias de prendre contact avec lui et de lui passer une commande. Ce tour de passe-passe l'inscrirait, *logiquement*, au plus bas de la hiérarchie du réseau, le dégageant *ainsi* de toute valeur policière. Matthias appela José d'une cabine téléphonique. Il eut du mal à le joindre, mais en fin de soirée, rendez-vous fut pris. Matthias s'engouffra dans une station de métro.

*

Deux jours après, je fus tiré d'un sommeil agité par un appel téléphonique. Au bout du fil, Giovanna était paniquée. Matthias

Une martingale au Père-Lachaise

venait d'être hospitalisé à l'Hôpital des Quinze vingt. Il avait perdu définitivement la vue à la suite d'une injection d'héroïne iranienne frelatée vendue par José. Dans le combiné, Giovanna continuait à parler. Sa voix venait d'un autre monde... Elle désirait changer de vie, partir, ne plus jamais nous voir... Tout pour elle maintenant allait être différent. Elle venait d'être sélectionnée dans un casting de figurants pour un film sur la Commune. Les repérages photographiques venaient d'être achevés au Père-Lachaise... Je raccrochai. Les photographes du Père-Lachaise : un repérage pour un film... L'évidence me glaçait le sang. Ce que j'avais pris pour des flics étaient des cinéastes en repérage. Nous n'étions pas surveillés. Ma *paranoïa* était responsable du désastre. L'appartement tournait autour de moi. Par la fenêtre ouverte, je vis les murs du cimetière s'incliner vers moi et m'envelopper *ad vitam aeternam* dans une prison de pierre.

Une martingale au Père-Lachaise